

TRIBUNE DE GAUCHE

POINTS FORTS DE L'INDE

200 PERSONNES DEVANT UN TELEVISEUR ?

LE TELEMEGASCOPE

EMD

ELECTRONIQUE MARCEL DASSAULT
55 quai Carnot / 92-SAINT CLOUD / 602 50-00

- Ensemble électronique projecteur et unité de commande.
- Peut être utilisé en direct (circuit intérieur avec caméra, ou réception chaînes TV) ou en différé (bandes de magnétoscopes).
- Peu encombrant, facile à utiliser, économique.
- Pour l'enseignement, la formation ou l'information d'un nombre important de spectateurs.



TRIBUNE DE CAUX

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

N° 5 — MAI 1972

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Claire Evans-Weiss, Regula Flütsch, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société editrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Abonnements : voir page 14.

SOMMAIRE

4-13 Dossier spécial sur l'Inde.

Les raisons d'espérer dans la vie politique, sociale et économique du pays.

5 Un éditorial de Rajmohan Gandhi.

6 Au seuil de quatre années décisives, par Russi Lala.

10 Un Français chez les hors-caste.

11 Le Centre de conférences de Panchgani bientôt terminé.

12 Les débuts d'une ferme pilote.

14 **Le Dr William Nkomo est mort.**

Couverture : photos Maillefer, Franzon.

Comprendre l'Inde

En regardant de loin agir l'Inde et M^{me} Indira Gandhi, il est facile de porter des jugements sans nuances, voire de s'indigner: Comment ! Ce pays de la non-violence fait la guerre ! Ce peuple de spiritualité s'allie à une puissance athée ! Cette démocratie traite son premier ministre comme une souveraine !

« Ne juge pas ton frère avant d'avoir porté ses mocassins pendant quinze jours », disent les Peaux-Rouges. Nous ferions bien parfois de porter les sandales de M^{me} Gandhi par l'imagination, et de nous demander quelles alternatives s'offrent à elle et sur qui son pays peut compter.

Nous pourrions aussi examiner nos propres responsabilités d'Occidentaux. On s'est beaucoup préoccupé ces dernières années, et avec raison, de l'isolement de la Chine et de la nécessité de rétablir le dialogue avec elle. Les 550 millions d'Indiens ont-ils reçu une aussi grande attention ?

Au moment où M^{me} Gandhi, en novembre, au plus fort de la tension avec le Pakistan, est venue expliquer à l'Europe la position de son pays, nous avons écouté poliment. Mais nous n'avons su prendre les initiatives qui auraient contribué à mettre un terme à la sanglante répression pakistanaise au Bangla Desh et peut-être à éviter la guerre.

Qu'allons-nous faire maintenant ? Allons-nous continuer à ne voir dans la nation indienne qu'une grande contrée du tiers-monde, empêtrée dans ses difficultés ? Ou allons-nous la traiter en partenaire adulte, sans lequel il n'est pas d'équilibre asiatique, et peut-être pas d'équilibre mondial ?

Depuis quelques années, l'Inde a peu à peu frayé son chemin vers une certaine stabilité politique. Elle produit presque en suffisance pour ses besoins. Après sa campagne victorieuse au Bangla Desh, l'Inde devient une grande puissance régionale.

Mais c'est l'heure aussi des grandes tentations. A la première, l'Inde n'a pas succombé. Elle a retiré ses troupes du Bangla Desh avant même le délai fixé ! A l'heure où nous écrivons, la question des prisonniers de guerre n'est pas réglée. Il reste surtout à aider sans contre-partie un Bangla Desh exsangue, où tout est à reconstruire.

Une coopération franche entre l'Inde et l'Europe pourrait être un facteur de stabilité en Asie. Pour engager cette coopération, il faut comprendre l'Inde. La voir avec réalisme, mais sans fermer la porte à l'espoir. La presse nous fait suffisamment connaître ses points faibles. Dans ce numéro, la *Tribune de Caux* veut évoquer quelques-uns des motifs de confiance.

A TRAVERS CHAMPS

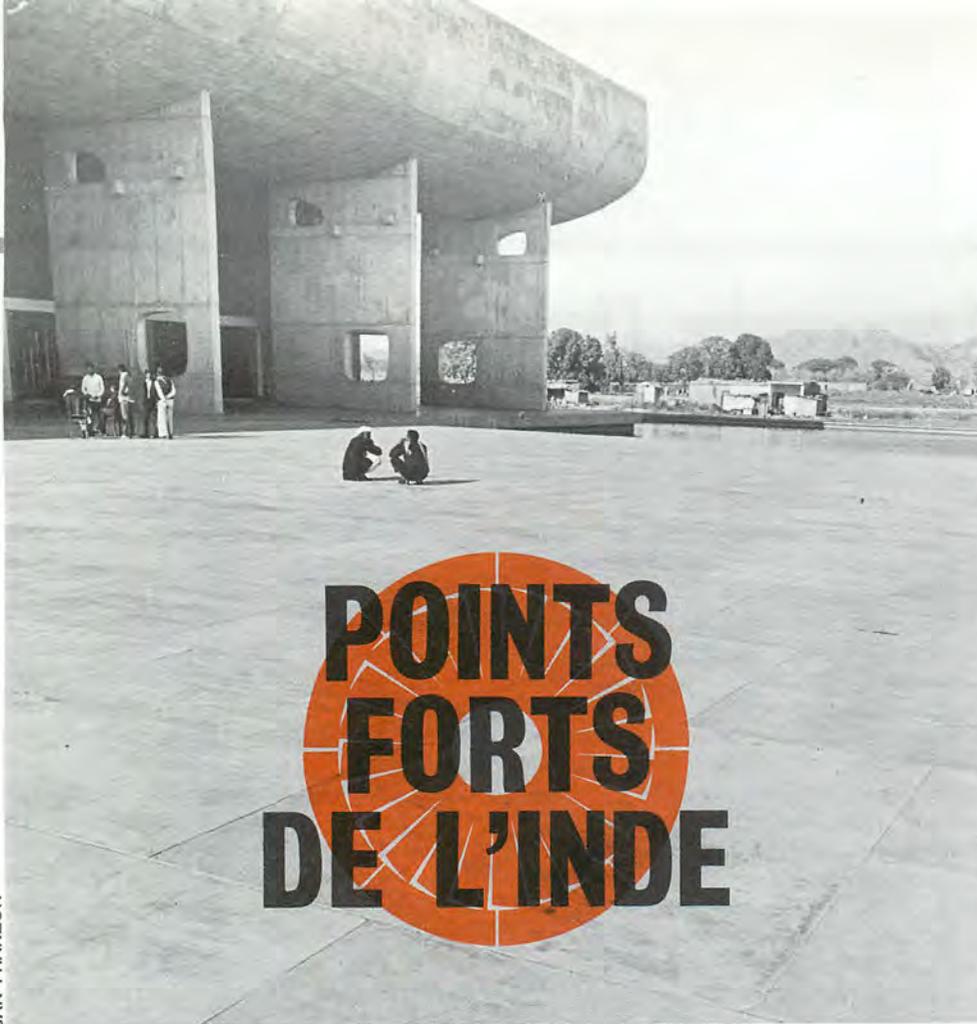
Changer la vie par Philippe Schweisguth

Contrairement aux piles électriques les mots s'usent quand on ne s'en sert pas, ou plutôt quand on les répète sans les appliquer. C'est ce qui est arrivé à cette « nouvelle société » dont le gouvernement français avait fait son mot d'ordre.

A leur tour les partis d'opposition se sont mis à proposer de « changer la vie ». C'est une formule qui pourrait avoir du succès : tant de gens sont déçus, au fond d'eux-mêmes, de ne pas trouver dans l'élévation continue du bien-être la joie de vivre que la publicité leur promet.

Il reste à savoir si les hommes politiques vont continuer de laisser croire à leurs concitoyens qu'on peut changer la vie pour de bon en changeant de régime ou de gouvernement, comme on change de chemise ou de voiture.

Il reste à savoir, au fond, si ceux qui parlent de changer la vie sont prêts à changer leur vie. Il suffirait d'une décision à prendre et d'une lettre à changer. Il ne serait plus question de changer la vie mais de changer sa vie... Et le vrai changement commencerait.



JAN FRANZON

POINTS FORTS DE L'INDE

Quelles sont, en Inde, les grandes raisons d'espérer ? Comme pour d'autres nations aux vastes étendues, nous nous trouvons là en terre de contrastes. Les points forts sont parfois aussi, par certains aspects, les points vulnérables. L'effort entrepris depuis quelques années dans l'agriculture, la « révolution verte », réussit parfois des prodiges, comme l'augmentation spectaculaire de la production du blé, mais suscite des résistances et révèle l'insuffisance des infrastructures. L'industrialisation de certaines régions permet de produire plus et d'exporter, mais elle substitue à la misère des villages celle d'un sous-prolétariat s'entassant dans les villes.

Si les motifs de confiance ne sont pas aussi patents que les signes de faiblesse, il faut en tout cas les connaître pour pouvoir contribuer à leur croissance et à leur multiplication.

Le premier atout de l'Inde est son système démocratique. Il faut reconnaître que, malgré les pressions qui s'exercent sur le gouvernement, malgré les difficultés immenses qu'il y a à diriger un pays d'ethnies et de religions diverses où l'on parle 14 langues et 1652 dialectes, le système démocratique institué en

1947 reste en place même s'il connaît des limites dans tel ou tel domaine.

Pour le député australien Kim Beazley, une personnalité travailliste qui s'est beaucoup penchée sur les affaires asiatiques, ce fait prend une signification historique. « Si l'Inde, dit-il, peut résoudre ses problèmes dans un cadre démocratique, toute l'Asie s'inspirera de son exemple. »

Atout supplémentaire pour l'Inde : la tolérance qui se manifeste, malgré les tensions sporadiques, sur les plans linguistique, ethnique et religieux.

L'autorité de Nehru, puis de M^{me} Indira Gandhi, a compté certainement pour beaucoup dans le maintien de l'unité indienne. L'actuel premier ministre a su, après quelques années où on ne la considérait que comme la fille de son père, se démarquer d'un peloton de politiciens traditionnels et parfois inefficaces. Personne ne nie l'amour passionné qu'elle porte à son pays. Ni sa sincérité. « La force de l'Inde, disait-elle récemment à Bombay, dépend de la société que nous créons ici afin de donner sa pleine signification à la démocratie. Supprimer la pauvreté n'est pas un but en soi. Notre objectif est de créer une nouvelle société sans inégalité ni injustice, où notre

Le parlement de Chandigarh

peuple trouverait un réel bonheur. » Et elle ajoutait avec une certaine modestie : « Je ne connais pas le chemin pour y arriver, je l'entrevois seulement. »

Une des forces avec lesquelles il faut compter désormais est l'état d'esprit suscité par un des petit-fils du Mahatma Gandhi. Il y a neuf ans, sous l'impulsion de Rajmohan Gandhi, des Indiens de toutes classes et de toutes opinions décidaient de travailler ensemble pour un changement en profondeur des structures mentales et de la façon de vivre de leur peuple. En débutant par une grande « marche motorisée » du sud au nord du pays, ils ont invité leurs compatriotes à s'engager dans ce combat. Aujourd'hui ils représentent une force en mouvement dont le centre de conférences de Panchgani, non loin de Bombay, représente un des foyers de rayonnement.

Rajmohan Gandhi fait appel à ses compatriotes sans aucune exclusive. Il estime que chaque Indien peut contribuer, là où il est, au redressement national. Mais il fait appel aussi aux autres pays du monde, non point pour une aide technique, mais pour un investissement humain. De France et de Suisse, pour ne citer que ces deux pays, 53 personnes ont déjà répondu à son appel et ont travaillé à ses côtés. Les récits que nous publions ici nous ont notamment été adressés par quelques-uns d'entre eux.

Rajmohan Gandhi prendrait certainement à son compte cette phrase de Mao-Tsé-toung : « Oser ou ne pas oser s'attaquer à l'égoïsme c'est être ou ne pas être révolutionnaire. » Les Indiens que Rajmohan Gandhi a su mettre en mouvement à travers l'Inde, dans ce combat contre l'égoïsme, s'attachent à susciter autour d'eux une volonté de travailler, un sens des responsabilités à l'égard du pays et une détermination de s'en prendre aux causes mêmes de l'injustice. Leur action prend racine dans le pays. Elle touche à des domaines aussi divers que l'agriculture, les mouvements autonomistes du Nord-Est, la situation des hors-caste, les rapports sociaux. C'est cet effort que nous évoquons dans les pages qui suivent.

J. J. O.

Nos objectifs sont-ils assez grands ?

par Rajmohan Gandhi

L'hebdomadaire Himmat, qu'il a fondé en 1964, représente pour Rajmohan Gandhi non seulement le support d'une information non-partisane sur les événements indiens et mondiaux, mais un moyen privilégié de stimuler la pensée de ses compatriotes dans le sens d'une transformation des esprits. Nous reproduisons ici l'essentiel d'un éditorial qu'il a publié le 24 mars.

Les journalistes sont fiers de leur scepticisme. S'ils en manquent, si parfois l'espoir s'est insinué en eux, ils s'empressent de faire preuve de pessimisme.

C'est pourquoi on lit avec intérêt l'article de B. G. Verghese, rédacteur en chef du *Hindustan Times*, évoquant les chances d'un plan de paix pour notre sous-continent, et se terminant sur une note d'espérance. Après quelques suggestions pratiques, il fait appel à l'Inde et au Pakistan pour que les deux nations se décident à pardonner et à oublier.

« Pardonner et oublier » apparaît aussi, et en titre, sous la plume de Frank Moraes, rédacteur en chef de l'*Indian Express*, dans un éditorial de première page. « Les problèmes Inde-Pakistan et Pakistan-Bangla Desh doivent se régler sans venin ni perfidie, mais avec la volonté d'oublier. C'est dur bien sûr, mais je crois que c'est là chose possible... »

Quant à moi, je reste persuadé que la civilisation progresserait si l'amitié pouvait régner entre habitants de ce sous-continent à la suite d'un travail patient et d'actes politiques courageux, faisant appel au bon sens et à l'inspiration.

Une tâche colossale

Etablir cette amitié est l'un de nos buts. Quels sont les autres ? Parlant à des hommes d'affaires, Mme Gandhi a récemment stigmatisé la tendance qu'ont certains de reproduire sur sol indien des modèles économiques occidentaux. Elle s'en réfère à la pauvreté du concept du produit national brut (PNB) et souligna que les sociétés « affluentes » découvrent qu'il y a bien autre chose à la vie que cette notion-là. D'après elle, il faudrait y ajouter la confiance en soi, la multiplication du choix des emplois, la réduction des concentrations économi-

ques, le gouvernement s'intéressant en priorité aux plus pauvres. Pour atteindre ces objectifs, soulignait-elle, toutes les sections du pays devraient travailler « en bons partenaires et compagnons ».

Le premier ministre a ainsi assigné au pays une tâche colossale. Si le peuple indien parvient à la remplir, sous l'impulsion de Mme Gandhi, le monde et nos descendants lui rendront hommage. Il faut pourtant nous demander si le but est suffisamment grand.

Une finalité sociale ne suffit pas

L'Inde appartient au monde. Nous avons à rendre compte au monde, pas uniquement à notre pays ou à notre sous-continent. A la confiance en soi doit s'ajouter un intérêt passionné pour les autres hommes de la planète. « Nous luttons tous seuls, mais nous ne luttons pas pour nous seuls », affirmait Churchill au début de la Deuxième Guerre mondiale. L'Inde a maintenant acquis assez de notoriété pour réclamer une responsabilité de cet ordre. Cela ne veut pas dire, certes, que nous devons jouer aux intermédiaires et aux conseillers. Mais nous sommes appelés à ressentir ce que d'autres hommes sentent et à nous interroger sur notre responsabilité vis-à-vis d'eux.

Nos objectifs internes ont besoin d'être approfondis. Pour que la vie en Inde soit satisfaisante, une finalité économique ou même sociale ne suffit pas. L'homme ne vit pas seulement de riz, ou de pain. Des millions d'hommes ont besoin d'avoir un toit sur leur tête ; pourtant cela ne répondra pas au besoin d'une sécurité plus profonde à laquelle aspirent nos compatriotes. Que le fils d'un lavandier ait l'occasion de faire des études, de se rendre célèbre, voilà qui est urgent ; pourtant un tel accomplissement n'apportera pas le contentement que les plus pauvres recherchent.

Quel est l'aspect de notre vie indienne qui nous attriste le plus ? Le spectacle des affamés, de nos mendiants, de nos sans-logis, de nos taudis, de la saleté qui règne partout, du manque d'hygiène ? Le fait qu'un grand nombre d'Indiens soient encore opprimés et dépourvus ? La sur-consommation par trop évidente des riches ? Les fossés toujours considérables qui séparent les

différents groupes du pays ? La malhonnêteté qui fait loi ? A tout homme qui a son cœur à la bonne place, n'importe laquelle de ces réalités ferait mal. Un grand nombre d'entre nous, c'est vrai, ont recouvert de blindage cette partie de leur être qui peut être blessée par la souffrance d'autrui. Le cœur humain moyen est enveloppé de plusieurs couches de matière isolante anti-choc.

Les privations et les injustices, aussi terribles soient-elles, n'indiquent pas à mon avis la profondeur du mal dont souffre notre pays. Elles ne sont que des symptômes. La maladie c'est le manque de préoccupation des autres, de sens du prochain, d'amour.

C'est notre dureté les uns vis-à-vis des autres qui fait le plus mal. C'est notre indifférence qui blesse, dans la famille, avec les voisins, dans l'autobus, dans le compartiment du chemin de fer, devant le guichet de la poste ou de la gare, à l'usine, au bureau.

Si nous avons toléré notre pauvreté, c'est que nous nous en sommes peu souciés. Nous avons accepté que d'autres soient outragés parce que nous ne les aimions pas.

QUELQUES CHIFFRES

L'Union indienne s'étend sur trois millions de km². C'est une République fédérale qui compte 18 Etats et 9 territoires. L'hindi est son parler national, l'anglais restant une langue de communication officielle. La majorité des 555 millions d'Indiens sont de religion hindoue, tandis que 60 millions sont musulmans, 18 millions chrétiens et 10 millions sikhs. 70 % de la population vit de l'agriculture. Bien que la production agricole ait augmenté de moitié en dix ans, 40 % des paysans vivent encore au-dessous du seuil de la pauvreté. L'industrie, dont la production a doublé depuis l'indépendance, emploie plus de vingt millions de personnes. L'Inde produit neuf millions de tonnes d'acier, son propre matériel ferroviaire et ses avions ; elle dispose de très nombreuses fabriques de textiles, d'industries chimiques et nucléaires. En 1971, son revenu national par tête d'habitant équivalait à 445 FF.

Les inégalités se sont développées parmi nous parce que nous n'avons pas pensé aux autres. Que dirait-on de familles où certains enfants seraient choisis pour être opprimés et soumis aux privations ? (...)

« Nationalisation » et « contrôle social » peuvent paraître nécessaires et pratiques. En eux-mêmes, ils n'augmentent pas cette matière rare : la préoccupation des autres. L'infirmité qui cause la plus grave blessure subsisterait. Le peuple indien resterait dans un état de mécontentement (...)

Les mois qui viennent de s'écouler ont vu l'Inde changer de visage. Nous avons passé du doute national, de l'hésitation nationale à l'orgueil national. « La confiance renaît » affirme le *Hindustan Times*.

Aussi le moment paraît-il particulièrement bien choisi pour faire déferler sur l'Inde un mouvement révolutionnaire sincère, afin de faire pénétrer dans tout un chacun un vrai esprit d'amour. Remplacer la dureté de cœur et des attitudes par des sentiments d'humanité et de compassion, voilà

un défi pour les extrémistes d'aujourd'hui. S'ils passent à côté de ce problème fondamental, ils figureront dans les livres d'histoire de l'avenir comme de simples participants à un mouvement marginal.

Si vous aimez véritablement quelqu'un, vous ne le volez pas, vous ne le trompez pas, vous ne l'exploitez pas pour votre profit ou votre plaisir. Si vous aimez tous ceux qui vous entourent, vous commencez à créer la société nouvelle. Tel serait, à mon avis, un objectif digne de ce pays.

Au seuil de quatre années décisives

par Russi Lala

M. Russi Lala est rédacteur en chef de l'hebdomadaire Himmat, de Bombay, que dirige M. Rajmohan Gandhi. Il a été intimement mêlé aux événements qui ont jalonné l'évolution de la situation politique au Nord-Est de l'Inde, que nous décrivons en page II. Récemment, il se trouvait au Bangla Desh pour y rencontrer les dirigeants du nouveau pays. Voici les réflexions que M. Lala a envoyées à l'intention de nos lecteurs.

« Le peuple indien, déclare le premier ministre, M^{me} Indira Gandhi, ne demande plus si une chose peut être faite, mais quand elle sera faite ». Une atmosphère de tranquille confiance règne dans le pays. Mais la victoire sur le Pakistan n'a pas provoqué l'intense jubilation que certains ont cru discerner de l'étranger.

Récemment, j'ai eu le privilège de rencontrer le général Manekshaw, chef de l'état-major général de l'armée indienne, et le lieutenant général Aurora. Ces deux hommes ont dirigé la campagne du Bangla Desh. L'humilité avec laquelle ils parlaient de leur victoire m'a frappé.

L'Inde est à la veille de négociations cruciales avec le Pakistan en vue d'établir une paix durable. Les difficultés sont immenses et ne disparaîtront pas rapidement. Mais la tâche la plus urgente consiste à créer des relations de confiance entre les deux pays. Aux années de méfiance doit succéder une ère nouvelle. Ce sera sans doute un long processus.

Sur le plan intérieur, l'Inde jouit d'une stabilité et d'une unité sans précédent depuis l'indépendance. Il y a trois ans, elle semblait en proie à bien des convulsions internes, mais aujourd'hui la situation a totalement changé d'aspect. L'Inde est peut-être appelée à jouer un rôle particulier dans le Sud-Est asiatique.

Elle a su maîtriser les problèmes créés par l'afflux de dix millions de réfugiés et par la guerre-éclair contre le Pakistan.

Pour la première fois dans son histoire, elle s'est chargée d'aider substantiellement un autre pays, le Bangla Desh, ce qui lui a coûté jusqu'ici 2 milliards 250 millions de roupies. En plus de l'aide fournie par l'ONU qui prend un certain temps à arriver, elle envoie chaque jour à ses voisins, depuis février, 5000 tonnes de céréales. En s'efforçant d'aider un autre peuple, les Indiens acquièrent une maturité et un sens des responsabilités accrus.

L'interruption de l'aide accordée par les Etats-Unis n'est pas sans conséquences. Mais l'Inde s'adapte à cette nouvelle situation. Ses habitants reconnaissent la nécessité de se suffire à eux-mêmes, ils ont relevé le défi.

Vingt-cinq ans après son indépendance, l'Inde possède les infrastructures d'une grande nation industrialisée ; elle est en mesure d'exporter des machines-outils aux Etats-Unis et en Allemagne fédérale.

Au cours de la dernière campagne électorale, M^{me} Gandhi a beaucoup promis au peuple indien. Elle dispose maintenant de

quatre ans, avant les prochaines élections, pour réaliser ses promesses. Si, à ce moment, elle n'est pas parvenue à améliorer les conditions de vie des citoyens indiens dont le revenu se situe au bas de l'échelle, il est possible que l'Inde libre et démocratique que nous connaissons ne survive pas. M^{me} Gandhi est déterminée à faire aboutir un certain nombre de projets de loi, notamment celui qui permettra de distribuer des terres à ceux qui en sont dépourvus. Grâce à de nombreuses mesures économiques, elle espère pouvoir répartir avec plus d'équité les richesses du pays. Mais elle est consciente du fait qu'il est plus facile de modifier des lois que de les faire appliquer. L'an dernier, par exemple, 250 millions de roupies avaient été inscrits au budget pour la création d'emplois nouveaux, mais cette somme n'a pas été utilisée. Pour l'année 1970-1971, cinquante millions étaient prévus pour l'assainissement des bidonvilles, mais n'ont pas non plus été employés, bien que les taudis de nos villes soient une honte pour l'humanité. M^{me} Gandhi sait que ni la nationalisation, ni de nouveaux trains de mesures législatives ne répondront à eux seuls aux problèmes du pays. En fin de compte, tout progrès dépend du caractère d'une nation, de l'attitude désintéressée et de l'esprit de service de ses citoyens. Pour faire avancer l'Inde et ses 555 millions d'habitants, il faut pouvoir créer un « climat » national, et c'est là que le travail du Réarmement moral peut jouer un rôle essentiel.



DAVID CHANNER

Ci-dessus : Le postier au travail. Ci-dessous : Une famille du Maharashtra



DAVID CHANNER

Ci-dessous : Entre deux sillons. En bas à droite : Trombay, la centrale nucléaire qui fournit tout le courant électrique de Bombay



DAVID CHANNER



DANIELLE MAILLEFER

Rajmohan Gandhi avec son grand-père maternel, Shri Rajagopalachari, qui fut le premier gouverneur général de l'Inde



DAVID CHANNER



M. et Mme
Deshpande

Une révolution sur huit hectares

Il n'a pas plu depuis six mois dans la fertile vallée de Kudal, encaissée derrière les plateaux de Panchgani, et notre jeep soulève un énorme nuage de poussière derrière elle. Nul signe de végétation sur les champs aménagés en terrasse. Ça et là, un manguier avec ses fleurs blanches fait une tache de couleur. Quelques chèvres paissent sous la garde d'un vieillard au turban rouge vif.

Au village de Hategar, M. Yashwant Deshpande nous reçoit dans sa maison de pierres grises qui tranche sur les autres demeures en bouse séchée.

Les trois pièces d'habitation sont soignées et comportent chaises, tables et lits, chose rare ici. Des paysages de campagne ornent les murs et notre hôte a peint sur le sol cimenté de magnifiques cygnes noirs et blancs en guise de tapis. Sa femme arrive très vite avec un bon café servi dans des tasses gravées à son nom. Deshpande est un homme d'une quarantaine d'années à l'allure énergique. On m'avait parlé d'un paysan progressiste et, effectivement, il sort de l'ordinaire.

Attiré par la vie apparemment facile des villes, il a travaillé quinze ans dans une usine de Poona, mais son cœur était resté à Hategar. Il a utilisé tous ses loisirs à échauffer les plans qui lui permettraient de transformer son village et il a réuni une vaste littérature agricole. Il y a trois ans, il est revenu, décidé à servir la terre de ses ancêtres. Il a construit une route, terrassé des pentes rocailleuses pour les rendre cultivables. Il possède huit hectares où poussent du riz et des pommes de terre pendant la mousson, puis plus tard du blé et du dal (sorte de lentilles). Un de ses champs est arrosé par un ruisseau qui coule toute l'année et permet quatre récoltes successives de riz, blé, pommes de terre et légumes. Deux buffles blancs servent de bêtes de trait et fournissent un bon fumier. Tous les détri-

tus sont utilisés pour faire du compost. Notre ingénieur agricole n'a donc plus recours qu'à quelques kilos d'engrais chimique chaque année, une économie de 500 roupies par rapport à ce que d'autres dépensent pour cela. Un kilo de semences rapporte 150 kilos de riz.

M. Deshpande a aussi planté des banyans, des chênes argentés et des cyprès dans tout le village. Car il a remarqué que le climat s'est réchauffé depuis son enfance. Les arbres conservent l'eau du sol et évitent l'érosion. Il a également mené une véritable campagne contre la mauvaise habitude, très répandue ici, de brûler les coteaux pour détruire l'herbe sèche.

L'exode rural indien est souvent provoqué par un manque d'eau et la chance d'Hategar est de posséder une source. M. Deshpande a eu l'idée de créer un lac artificiel de 15 hectares avec un système d'irrigation. Les travaux viennent de commencer. Plusieurs villageois y sont associés. Utilisant d'abord leurs propres économies, ils auront par la suite recours à un prêt de la banque.

« Mais, me dit mon interlocuteur, j'ai connu des échecs. J'aurais aimé créer un

véritable esprit d'équipe entre nous. Prêter mes bœufs à mes voisins, qui en retour, m'auraient donné un coup de main. Si nous labourions les terres de Hategar ensemble, cela nous prendrait trois jours au lieu d'un mois et demi. Mais les gens ne veulent pas modifier leurs habitudes. Je n'ai pas encore réussi non plus à montrer que Dieu est unique. Nous sommes tous Hindous, mais chacun adore son Dieu. Nous avons six temples dont la construction a bien dû nous coûter 50 000 roupies. Nous pourrions pourtant apprendre à écouter le Tout-Puissant ensemble. »

« Je viens souvent au centre du Réarmement moral à Panchgani, ajoute-t-il. J'y ai beaucoup d'amis. A chaque fois je suis touché par la disponibilité de chacun. Ils savent écouter et c'est si rare. Pour nous, paysans, la ferme d'Asia Plateau présente un grand intérêt, mais ce qui nous encourage le plus, c'est de voir des gens de tant de pays vivre ensemble comme une grande famille. A combien plus forte raison devrions-nous être capables de faire de même ici. » En tout cas, M. Deshpande a su associer son frère à ses efforts. Ce dernier, un médecin à Panchgani, vient régulièrement donner des consultations à Hategar.

Sa femme, elle, a assisté à toute notre conversation, simple et souriante. Elle parle peu, mais on sent en elle la même détermination qu'en son mari. A côté du travail de ménage, elle aide aux champs, elle tient le moulin du village et accueille les visiteurs.

Leurs deux fils âgés de huit et dix ans sont en internat à Panchgani. Leurs parents tiennent à faire d'eux des êtres indépendants et à élargir leur esprit. « Ainsi, me disent-ils, ils seront prêts à aller servir n'importe où dans le monde. »

Françoise Caubel

Parmi les hors-caste de Delhi

par Michel Koechlin

Enfants de Dieu (Harijans) : tel est le nom donné par le Mahatma Gandhi aux « intouchables » de l'Inde. On sait que le système des castes a été aboli par la constitution indienne voici plus de vingt ans. Mais des mœurs vieilles de quelques milliers d'années ne changent pas du jour au lendemain. Le législateur indien le sait bien, qui a fait ré-

server de droit pour les harijans des emplois dans l'administration et 70 sièges au Parlement.

Les harijans sont au nombre de 100 millions. Beaucoup sont de simples balayeurs dans les rues ou les bâtiments. Mais d'autres ont fait des études et l'actuel ministre de la Défense, Jagjivan Ram, est l'un d'eux.

Ma femme et moi avons eu l'honneur d'être conviés par des harijans à prolonger de quelques mois notre séjour à Delhi. Les hommes qui nous ont invités habitent à deux cent mètres de la maison du Réarmement moral dans un quartier où vivent 7000 harijans, la plus grande communauté harijan de l'Inde. Le Mahatma Gandhi y fit lui-même un séjour de huit mois, et l'on vous montre avec fierté sa chambre et son lieu de prières. Le Gouvernement indien a construit là, récemment, des bâtiments de deux étages, genre HLM, mais la majorité des habitants vivent encore dans des huttes de terre sans eau ni électricité ni installations sanitaires ; juste quelques points d'eau publics et quelques lampadaires.

« L'Inde, notre affaire »

Mange Ram, le premier qui nous ait demandé de rester à Delhi, habite une de ces huttes avec sa mère, sa femme et sa fille, son jeune frère étudiant avec sa femme et leur fils, sept personnes en tout. Employé par la Municipalité, il gagne 200 Rs. (150 FF) par mois. Sa femme, qui est voilée, et sa mère sont balayeuses. Autour de la hutte, deux cochons et le chien ne manquent jamais de se faire remarquer.

Quand, il y a quatre ans, Mange Ram a découvert le Réarmement moral, son attitude en famille était alors dure, souvent brutale. Un jour, la voix intérieure lui dit de s'excuser auprès de sa femme. C'était si nouveau pour lui que, rentré à la maison, il se tint planté au milieu de la pièce, ne sachant que dire. Et c'est sa femme qui a dû l'interroger. Aujourd'hui, le foyer est totalement différent. Devant la hutte, sous un auvent baptisé « Bureau Réarmement moral », les voisins, mais aussi des gens de toute l'Inde et des étrangers se réunissent fréquemment pour échanger leurs expériences.

Mange Ram est l'un des nombreux harijans du quartier qui ont décidé que l'Inde, c'était leur affaire tout autant que celle du gouvernement. Chacun a commencé à changer lui-même. Qui a cessé de boire, qui de battre sa femme, de jouer son salaire, de chanter des chansons grivoises, de battre ses camarades. Maintenant, chaque matin, avant le travail, quatre de ces hommes se retrouvent à l'écoute de la voix intérieure, pour coordonner leur action, et leur vie est si passionnante qu'il faudrait des heures pour relater leurs expériences.

« Le prix en vaut la peine »

Dans la communauté de nos amis, toute la fabrication clandestine de liqueurs a disparu. Les harijans ont même manifesté pour que soit déplacé loin de leur quartier le débit de boissons autorisé qui était installé à quelque cent mètres de chez eux. Ce qui fut fait.

La fraude, les pots-de-vin, la corruption sont des problèmes nationaux auxquels ces harijans veulent aussi s'attaquer.

Babulal, un ami de Mange Ram, habite dans un des bâtiments en dur de la Municipalité, un logement que lui et sa famille partagent avec son père. Normalement, chaque employé habitant ces immeubles se voit retirer 20 roupies de son salaire par mois en guise de loyer. Babulal et son père payent ainsi chacun cette somme. Mais Babulal pourrait, comme bien d'autres le font, déclarer qu'il n'est que de passage au domicile paternel et qu'il habite une de ces huttes non recensées. Il aurait alors son plein salaire. 20 roupies de moins quand on n'en gagne que 180, c'est un sacrifice, mais pour guérir l'Inde, le prix en vaut la peine, dit-il.

Dignité et liberté

Leur action ne s'arrête pas à leur quartier ou à leur caste. Presque chaque jour une rencontre ou une projection de film du Réarmement moral est organisée dans d'autres quartiers de Delhi. Plusieurs de ces harijans ont participé aux travaux du centre de Panchgani et trois se sont rendus jusqu'à Ceylan avec le Réarmement moral. A l'heure où j'écris, Babulal participe avec Rajmohan Gandhi à une marche à travers l'Assam. Il faut imaginer la famille, les voisins et les amis tous actifs à rassembler les sommes nécessaires au voyage et la fierté qu'ils y mettent.

C'est un privilège d'avoir vécu quatre mois si proche de ces hommes. Sans doute parce qu'ils n'ont ni biens ni privilèges à défendre, ils sont mieux à même de discerner les directives que Dieu peut leur inspirer à eux et à leur communauté. Ils parlent à quiconque avec liberté et autorité.

« Le Réarmement moral a rendu à notre caste sa dignité, disent-ils. Notre quartier était le plus redoutable de l'Inde. On y buvait, on s'y battait, on s'y faisait attaquer. Aujourd'hui, c'est le plus paisible. La population a changé par respect de ce que nous



Le sourire des « enfants de Dieu »



« Nous savons que notre cité a sa place dans le monde »



Mange Ram : « Celui qui aime sa communauté ne peut la conduire sur le chemin de la haine »

Mange Ram réunit devant sa hutte ses coéquipiers



vivions. Nous ne nous occupons que de nous-mêmes et n'avions même jamais rêvé de faire quelque chose d'utile. Maintenant, nous savons que cette cité a sa place dans le monde. »

« Beaucoup reste à faire pour les harijans, dit cependant l'un d'eux. Celui qui aime sa communauté ne peut pas la conduire sur le chemin de la haine. »

Pas un seul instant ils n'acceptent le statu quo, mais le changement qu'ils ont expérimenté dans leur vie leur donne une foi absolue dans le changement de la société. Voilà pourquoi lorsqu'un an après le début de cette transformation, le président de l'Inde voulut rencontrer ces harijans, ils purent lui parler d'homme à homme et affirmer : « Nous nous sentons aussi responsa-

bles de l'Inde que vous-même. »

Ces Indiens, parmi les plus déshérités et les plus humiliés, ont atteint leur vraie stature d'homme et sont devenus de leur propre choix responsables des affaires du monde. On ne peut s'empêcher d'avoir le sentiment que Dieu les a choisis pour un grand dessein et que le Mahatma Gandhi les avait bien nommés.

Naxalites : la prochaine étape

A Naxalbari, au nord du Bengale, une révolte paysanne a eu lieu en 1967 qui a ouvert la voie à la création d'un nouveau parti marxiste, partisan de l'action violente. Les naxalites, militants de choc du P.C.M.L. (Parti communiste marxiste léniniste), se recrutent surtout parmi les paysans et la jeunesse étudiante. Leur arme de persuasion est le crime sélectif et ils règnent par la terreur. D'abord actifs au Bengale, ils font des adhérents maintenant à travers toute l'Inde. La *Tribune de Caux* de mars avait décrit le séjour d'un groupe de naxalites de Jamshedpur à Panchgani. Ravindra Rao, un collaborateur de M. Rajmohan Gandhi, s'est établi à Jamshedpur, ce moderne centre métallurgique à 200 km de Calcutta, il y a six mois, à la demande d'un responsable syndical. Il nous a envoyé le récit suivant :

Les bagarres entre étudiants sont très fréquentes ici et créent une atmosphère d'insécurité. Plusieurs fois, des jeunes revenus de

Panchgani ont évité le pire par leur intervention. Par exemple, au lycée KMPM, un professeur d'origine bihari avait l'habitude de frapper les élèves qui l'importunaient. Excédé, un étudiant bengali lui rendit coup pour coup. L'affaire dégénéra en un affrontement entre les Biharis et les Bengalis de l'école. Kishor, un de nos amis, n'était pas loin. Il essaya de raisonner un des groupes, mais il fut prié de ne pas se mêler de cela. Kishor ne se laissa pas démonter et insista. Apparemment il fut convaincant puisque la bagarre qui menaçait de s'étendre s'arrêta là.

Beaucoup de ces garçons étaient encore récemment des marxistes militants. Plusieurs ont vécu des mois dans un village, organisant les paysans. Ils ont fait de la prison et ont été torturés. Leur conviction, la qualité de leur engagement et leur maîtrise idéologique ont été un vrai choc pour moi. L'idée que d'autres marxistes endurcis avaient vu dans le Réarmement moral la prochaine éta-

pe d'engagement les a fascinés. C'est pourquoi ils sont venus à Panchgani.

Leur exemple fait maintenant tache d'huile et un groupe important s'est formé autour d'eux. Le directeur du lycée KMPM les a priés de venir tous les samedis matin parler à ses élèves. Des demandes similaires leur ont été adressées par d'autres lycées.

Dans les prochains jours, ils projettent de tenir une série de réunions publiques pour informer leurs concitoyens de leurs nouvelles convictions et les rallier dans la tâche qu'ils se sont fixée ; faire de Jamshedpur une cité modèle ouverte à tous.

J'ai été accueilli ici aussi chaleureusement par ceux qui passent pour les pires réactionnaires bourgeois que par ceux qui se prétendent à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire. Des ouvriers et des cadres des usines de la région parlent avec gratitude du calme revenu. Plusieurs ont fait leurs idées du Réarmement moral.

« Nous voulons faire de l'Etat du Meghalaya un exemple d'honnêteté pour le pays »

La région située au Nord-Est de l'Inde, aux confins de la Chine, est un véritable puzzle tribal qui a causé bien des inquiétudes au Gouvernement de la Nouvelle Delhi. C'est là que la Chine, en 1963, attaqua une Inde ensommeillée dans les rêves de coexistence pacifique et s'en retira avec autant de rapidité qu'elle était venue. Néanmoins, la présence de ce turbulent voisin et celle d'ethnies variées, divisées par la langue, la culture, l'origine, les habitudes, font

que depuis l'Indépendance, cette région est sous contrôle militaire. Aussi n'est-ce pas sans soulagement que l'on apprit, il y a trois ans, à la Nouvelle Delhi, qu'un accord était intervenu entre représentants du « peuple des montagnes » (Khasi et Garo) et ceux du « peuple des plaines » en vue de la création d'un Etat semi-autonome, le Meghalaya.

Derrière l'histoire de cette pacification d'une région travaillée par la rancune et la guérilla, se situe l'action discrète de quel-

ques hommes persuadés qu'à la racine d'un dangereux problème politique se trouvaient des attitudes humaines qui pouvaient être transformées. Leur outil : le centre de conférences de Panchgani où des dirigeants politiques du Nord-Est de l'Inde, ennemis ou adversaires d'hier, trouvèrent un terrain commun de réflexion et d'engagement en vue d'une œuvre qui dépassait leurs ambitions personnelles.

Sous le titre « Naissance d'un Etat en As-

sam », Rajmohan Gandhi a décrit par le détail tous les événements qui jalonnèrent la naissance du Meghalaya dans un chapitre de l'ouvrage rassemblé par Gabriel Marcel *Plus décisif que la violence* (Plon 1971)).

Les hommes qui sont à l'origine de ce spectaculaire revirement politique ont eu à

faire face depuis à des problèmes considérables, nés de la guerre civile au Bangla Desh. En automne dernier, leur Etat comptait presque 1 réfugié pour 2 habitants. Ils restent fermement décidés à faire du Meghalaya un exemple d'honnêteté pour le reste du pays.

Actuellement, avec l'appui de membres du gouvernement provincial, Rajmohan Gandhi a entrepris une autre « marche » en Assam, s'adressant à des ouvriers des plantations, des étudiants, des journalistes et les enjoignant de contribuer par leur exemple à créer un pays « uni et fort ».

Un camion, une « station-wagon » et une voiture Fiat transportent les 16 membres de l'équipe du Réarmement moral qui participent à la « marche motorisée » à travers l'Assam, sous la conduite du Dr Chaliha, sœur de l'ancien premier ministre de l'Etat. Ils ont été accueillis dans les villes de Tezpur, Gauhati et Tinzukia par des avocats, des médecins, des hommes d'affaires et des étudiants. La « marche » est financée par des habitants de la région. Ci-contre : un paysage typique de l'Assam.



DANIELLE MAILLEFER

Le centre de Panchgani : des idées et des hommes pour l'Inde de demain

A 250 kilomètres de Bombay, 100 kilomètres de Poona, à 1400 mètres d'altitude, se trouve le bourg de Panchgani. De là, la vue sur la vallée du Krishna, 500 m. plus bas, est grandiose.

Le matin, avant le lever du soleil, des lumières s'allument dans la vallée. Ce sont les villages qui se réveillent, des colonnes de fumée indiquent que l'on prépare le repas, les paysans vont de bonne heure aux champs. Quelques énormes oiseaux de proie, aigles et vautours, survolent ces immensités dénudées. Tout est desséché, souvent brûlé de main d'homme ; pourtant, dès que la mousson reviendra, partout des cascades apparaîtront, les puits se rempliront.

En 1852, un officier anglais, M. Chesson, cherchait où pourraient s'installer les Européens en poste à Bombay lors de leur retraite. Près de ces plateaux volcaniques, comme coupés au couteau par un géant, et dominant cette magnifique vallée, pensa-t-il, ce serait l'endroit idéal. Il y construisit donc la première maison, planta des arbres venus

de tous les coins du monde, notamment des pins du sud de la France. La station d'altitude devint très vite populaire.

A la fin du siècle, des religieuses enseignantes vinrent se reposer à Panchgani. Le climat y est si sain, pourquoi ne pas y enseigner toute l'année ? L'idée a fait son chemin, et ce sont maintenant huit pensionnats de différentes confessions qui forment environ 1500 jeunes gens et jeunes filles.

Panchgani compte aujourd'hui 6000 habitants permanents sans compter les élèves des pensionnats.

Le « Bazar » comprend essentiellement une courte rue principale et quelques rues adjacentes, aussi riches en couleur qu'en activités de toutes sortes : le blanchisseur repassant sur le trottoir avec son gros fer rempli de braise, le tailleur, plus loin le médecin « naturaliste » avec ses feuilles, ses graines, ses poudres et ses liquides de différentes couleurs. Plus loin encore, on rôtit des pois chiches, on frit des galettes, on vend des bracelets, des rubans, et autour du puits,

les femmes avec leurs gros récipients de cuivre sur la tête se passent les derniers potins.

En mai 1964, se tint à Panchgani un camp de jeunes dont le but était de « trouver les dirigeants de l'Inde de demain ». La commune s'intéressa vivement à ces idées et offrit d'accueillir le Réarmement moral de façon plus permanente, si un jour l'idée venait d'établir un centre de formation.

En 1965, l'offre était acceptée, les premiers terrains achetés grâce à des contributions variées.

Pas de passe-droit

Ainsi fut entreprise la construction de « Asia Plateau », œuvre de grande portée à laquelle des milliers de gens de par le monde se sont déjà associés : 25 000 d'après les responsables du financement.

En cours de réalisation, un important bâtiment comprenant salles de conférences,

POINTS FORTS DE L'INDE



FRANÇOISE CAUBEL

Le centre de formation « Plateau d'Asie » à Panchgani



HIMMAT

Quelques-uns des collaborateurs de Rajmohan Gandhi étudient les plans de construction

La première récolte de riz dans une terre considérée jusqu'alors comme inculte



ETSY ALMOND

auditorium, salle à manger. Parmi les difficultés de toutes sortes que les responsables de la construction ont eu à surmonter figurent en bonne place celles qu'ils ont encourues en se refusant à tout passe-droit, à toute forme de corruption pour obtenir les multiples permis de construction nécessaires.

Votre fauteuil ?

Le nouvel auditorium comprendra 400 places. Si l'on divise la somme totale des dépenses par le nombre de fauteuils, on peut, symboliquement, dire que chaque fauteuil revient à Rs 5 000.— (soit FF 3 600.—, Fr.s. 3 000.—). Ce petit calcul a facilité la participation de milliers de gens qui ont ainsi « leur » fauteuil à Panchgani, car chaque siège portera le nom du donateur. Il y a celui que des Indiens ont offert en mémoire du Mahatma Gandhi, ou de l'ancien président Husain; il y a celui qui est donné par des enfants des écoles de Bombay qui ont organisé à cette intention toutes sortes de ventes et de concours; il y a celui dont l'argent est patiemment réuni par les paysans des alentours, païsa par païsa, et ceux qu'ont déjà donnés des Européens, des Australiens, des Canadiens, que ce soient des personnes privées, des syndicats, des associations, des classes d'école.

Sur les 400 fauteuils de l'auditorium de Panchgani, 348 ont été donnés ou promis, à l'heure où nous écrivons. Il en reste donc 52 qui attendent un nom... le vôtre peut-être, celui des abonnés de la *Tribune de Caux*, ou d'un groupe d'entre eux ?

C'est pourquoi nous lançons un appel à nos lecteurs désireux de participer à la poursuite de la construction de Panchgani pour qu'ils envoient, à nos adresses, une généreuse contribution que nous ferons parvenir à sa destination.

France : CCP 32 726 49 La Source.
Suisse : CCP 10-25 366 Lausanne.
Belgique : CCP 57 81 60 Bruxelles.
Canada : par chèque bancaire envoyé à « Tribune de Caux », case postale 3, 1211 Genève 20.

Prière de mentionner « don pour Panchgani ».

Les débuts d'une ferme pilote

par Françoise Caubel

L'Inde tout entière fournit un effort colossal en matière agricole et commence non seulement à pourvoir à ses besoins, mais à exporter. Les responsables du Réarmement moral ont voulu participer à cet effort national en créant une ferme dont le but est triple : subvenir aux besoins alimentaires du centre de conférences, créer une ferme pilote pour les paysans de la région, servir d'école du caractère.

Cette ferme fonctionne depuis quatre ans. Tout a été pensé et créé pour que son fonctionnement puisse inspirer les paysans des environs. Son gérant est un Indien diplômé de l'école d'agriculture de Poona. Il a quitté le poste qu'il occupait, où il gagnait confortablement sa vie, pour venir s'installer à Panchgani, avec un salaire moindre.

Dès le début, le gouvernement de l'Etat du Maharashtra, ainsi que des agriculteurs d'Europe, d'Australie et de Nouvelle-Zélande, s'intéressèrent vivement au projet de Panchgani. Plusieurs de ces derniers sont venus travailler plusieurs mois bénévolement.

En 1968, des fermiers australiens avaient offert trois vaches et un taureau de race Jersey, race la plus adaptable au climat tropical, de même taille que la race locale indienne, pouvant être croisée avec celle-ci, afin d'améliorer la production laitière. Aussi le gouvernement a-t-il déjà acheté cinq taureaux au troupeau de Panchgani pour développer le programme d'insémination artificielle du cheptel de la région.

En ce moment, il y a à Panchgani dix vaches et huit veaux. Chaque vache, dès l'âge de deux ans, peut donner naissance à un veau (3-4 ans pour la race locale). La production laitière d'une vache est d'environ neuf litres par jour (contre 1 litre pour la vache indienne, bien que dans certaines régions, telles races donnent jusqu'à 25 litres par jour !). A Panchgani, les fermiers veulent atteindre 14 litres. Il est envisagé d'avoir prochainement des troupeaux satellites dans un rayon de 100 km chez les paysans qui en prendraient vraiment soin.

Le poulailler est un cadeau d'agriculteurs luxembourgeois. Il abrite environ 450 poules ; 800 poulets par an sont élevés pour la consommation. Il faut maintenant l'agrandir. Plus tard, il est prévu d'installer un incubateur pour les poussins. Le poulailler

constitue un exemple vivant de ce qu'un paysan peut entreprendre : avec un prêt initial modeste, un paysan peut acheter 100 poules et en 5 ans il sera capable de rembourser la somme empruntée, en couvrant ses frais de construction ainsi que la nourriture de la volaille ; il pourra même acheter une nouvelle série de poules !

Neuf récoltes par an

Il a fallu, bien sûr, dès le début, planter des arbres pour conserver l'eau du sol et constamment penser à rendre à la terre davantage qu'on ne lui enlève. Un puits a été creusé, mais un deuxième s'avère maintenant nécessaire. Les nappes d'eau souterraines existent. On pourrait creuser un puits tous les 10 mètres si... on en avait les possibilités financières. Le coût d'un puits est d'environ Fr. 20 000.—. Les eaux usées du Centre sont d'ailleurs purifiées et réutilisées sur les cultures horticoles et agricoles.

Panchgani étant situé à 1400 mètres d'altitude, l'exploitation des terres a des limites. C'est pourquoi une grande partie de celles-ci ont été transformées en pâturages. En utilisant judicieusement les engrais, et grâce à l'eau captée et récupérée, plusieurs variétés de fourrage ont été ensemencées, produisant jusqu'à neuf récoltes par an. Cette expérience est d'un intérêt certain pour la région.

Sur le plan humain, la ferme s'est donné comme but la formation du caractère. Elle fait, dans ce sens, partie intégrante du Centre et nombreux sont ceux qui viennent y travailler pour des périodes plus ou moins longues.

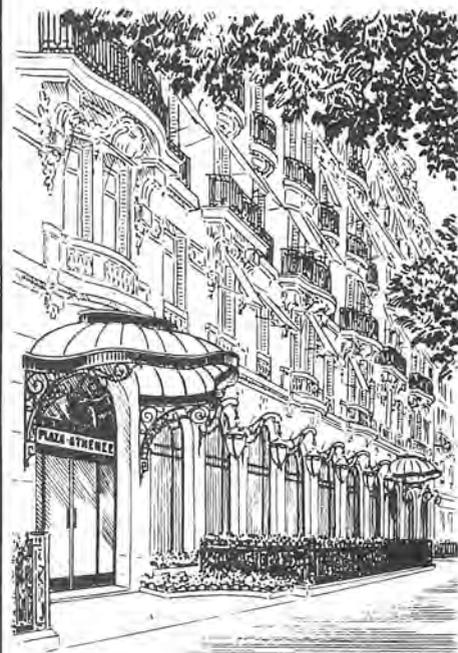
Une chose est certaine : Panchgani donne l'occasion de créer le type d'exploitation agricole qui répond aux besoins du pays. C'est un stimulant pour tous ceux qui y travaillent.

Faute de place, nous ne pouvons inclure dans ce numéro l'expérience sociale faite par un industriel de Bombay. Nous la publierons au mois de juin.

La Rédaction

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

William Nkomo

bâtitseur de ponts

Celui que la *Tribune de Genève* a décrit comme « l'anti-Oncle Tom », le Dr William Nkomo, premier président noir de l'Institut des relations raciales d'Afrique du Sud, est mort à Pretoria, à l'âge de 57 ans, d'une crise cardiaque, le 26 mars dernier.

Le lendemain, le *New York Times* parlait de « cet éminent leader africain, porte-parole, éducateur et opposant de l'apartheid ». *L'Express* soulignait que sa récente nomination n'avait en rien tempéré son ardeur au combat et le *Yorkshire Post* le décrivait comme « un père pour tous les Africains ».

En Afrique du Sud même, le journal africain de Johannesburg *The World* consacra toute sa première page et deux pages intérieures à évoquer la mémoire du Dr Nkomo. Rendant hommage à « l'un des plus éminents et des plus courageux dirigeants noirs d'Afrique du Sud », le journal écrivait : « Nationaliste convaincu, il aimait néanmoins d'un amour égal tous les hommes d'Afrique du Sud ». « La nouvelle de sa mort se répandit à la vitesse d'un feu de forêt dans Pretoria et la région du Reef. Dans les heures qui suivirent, des per-

sonnalités religieuses et civiles, des éducateurs et de nombreux amis vinrent en foule vers sa maison à Atteridgville pour rendre hommage à l'un des plus grands meneurs d'hommes du pays. »

The World poursuit : « M. Roy Wilkins, champion des droits civiques pour les Noirs américains, trouva Soweto endeuillé lorsqu'il commença sa visite de l'Afrique du Sud hier. En sa présence, les membres du Conseil municipal bantou observèrent un instant de silence à la mémoire du Dr Nkomo. »

Le *Rand Daily Mail*, quotidien de Johannesburg de langue anglaise, affirme que le Dr Nkomo « s'était fait l'avocat du dialogue bien avant que le gouvernement ne découvre l'existence de ce mot. »

Quant au *Johannesburg Star*, il écrit : « Dans notre pays si divisé, la perte d'un seul bâtisseur de ponts entre les différents groupes raciaux appauvrit l'Afrique du Sud tout entière. Avec la mort du Dr Nkomo, les non-Blancs ont perdu un grand chef et les Blancs un conseiller d'une valeur ines-

timable. Il a cru à une coopération interraciale, au respect mutuel et a œuvré pour les réaliser. Il rejetait le « pouvoir noir » avec autant de conviction que le « pouvoir blanc », car il ne connaissait que le sud-africanisme. »

L'été dernier, nos lecteurs s'en souviennent, le Dr Nkomo s'était rendu en Europe à la tête d'un groupe de vingt personnes, Noirs et Blancs, où figuraient notamment sept directeurs d'école. Lors d'une visite à Belfast, un des membres du cabinet les qualifia du titre « d'ingénieurs sociaux au plus haut niveau ». Au cours de son séjour en Irlande, le Dr Nkomo rencontra le cardinal Conway, le pasteur Paisley ainsi que le premier ministre Lynch, à Dublin.

Profitant ensuite de sa présence en Suisse, le Dr Nkomo vint à plusieurs reprises au Conseil œcuménique des Eglises, à Genève, plaider pour que l'on n'exclue pas les Eglises d'Afrique du Sud et que personne n'y condamne à distance les chrétiens de son pays, à quelque race qu'ils appartiennent.



DANIELLE MAILLEFER

Le Dr William Nkomo : « N'exclure personne »

Plusieurs discours que le Dr Nkomo prononça à Caux l'été dernier furent repris par la presse d'Afrique du Sud. « J'ai toujours rêvé, disait-il, secouer les chaînes de l'oppression dans le monde. Mais nous devons aussi briser les chaînes de haine et d'orgueil qui nous retiennent prisonniers. Je souhaite que quelques hommes, animés par un véritable esprit de service, puissent se rendre en Afrique et lutter de tout leur cœur pour que nos dirigeants deviennent incorruptibles, qu'ils se mettent à haïr tout ce qui divise les hommes et qu'ils vivent la foi nécessaire à l'avenir de notre continent, en n'excluant personne. »

Rappelant l'époque où, fervent nationaliste et fondateur de la Ligue pour la jeunesse du Congrès national africain, il ne pensait qu'à « rejeter à la mer les Blancs », le Dr Nkomo poursuivait : « Maintenant nous nous battons pour un nouveau type de Blanc, qui travaillera avec nous pour reconstruire l'Afrique du Sud. »

P.E.D.

ABONNEMENT TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24 Suisse : Fr. s. 18.—

Belgique : FB 220 Canada : \$ 5.—

Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—

Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 12 ; Fr. s. 10.— ; FB 120

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, Bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

RÉARMEMENT MORAL INFORMATION



Rallye européen à Oxford

Dans le cadre historique d'un collège d'Oxford — là où il y a cinquante ans des étudiants inspirés par les idées de Frank Buchman décidaient de consacrer leur vie au changement de la société — 150 personnes de 29 pays ont participé à une conférence du Réarmement moral. Martine Algrain et Marie-Françoise Girard, deux jeunes Françaises, étaient parmi eux. Elles nous font part ici de leurs impressions :

Les étudiants de onze universités britanniques nous avaient lancé une invitation au style insolite : « Vu le peu d'intérêt manifesté, demain n'aura pas lieu. Pourtant, nous nous en préoccupons... des solutions sont possibles », disaient-ils.

Neuf d'entre nous Français y avons répondu. Nous avons été très frappés par le climat d'honnêteté qui a caractérisé cette rencontre et qui a permis à chacun d'entre nous, Français, Allemands, Anglais, Belges, etc., de dire vraiment ce que nous pensions.

« Quelle Europe voulons-nous ? » nous sommes-nous demandé. « Quel but devraient se fixer ses 350 millions d'habitants ? » Des séminaires sur les différents aspects de la vie de notre continent nous ont permis de confronter et de préciser nos idées à ce sujet. Il nous est rapidement apparu qu'une association européenne ne vaudrait que dans la mesure où elle n'exclurait de son sein aucun des pays européens moins favorisés et où elle resterait axée sur les besoins de la planète entière. Comme le disait M. Mowatt, professeur à Oxford : « S'occuper de savoir si le prix du beurre va diminuer ou augmenter en France ou en Grande-Bretagne, c'est comme se préoccuper du petit bruit dans une voiture qui roule tout droit vers le précipice ». Une telle Europe ne se ferait que sur une base d'honnêteté et de confiance.

Coude à coude

Après la conférence, nous nous sommes scindés en une dizaine de groupes d'action pour nous rendre à Londres, Bristol, Birmingham, Sheffield, Cardiff, Bangor et Edimbourg. Nous avons rencontré des professeurs et leurs élèves, des représentants de la presse et de la télévision, des industriels et des syndicalistes ainsi que les autorités locales. Partageant avec eux les convictions

nées de notre séjour à Oxford et les décisions que nous avons prises, nous avons également travaillé à la diffusion du *Petit Livre noir et blanc*.

Beaucoup de ceux auxquels nous avons parlé ont été touchés par le fait que tant de jeunes d'autres pays aient pris la peine de venir sur place pour essayer de les comprendre et de leur apporter une aide désintéressée. Des lycéens nous ont dit : « Si en vous recueillant dans le silence, vous découvrirez de nouvelles inspirations pour ceux qui vous entourent et les situations difficiles de vos pays, cela nous redonne de l'espoir. Peut-être est-ce là le moyen que nous cherchons depuis si longtemps d'aider l'Irlande ? »

En tant que Françaises, si nous sommes allées outre-Manche, c'est parce que nous sentons que la construction de l'Europe nouvelle nécessite le travail au coude à coude avec les Anglo-Saxons. Nous sommes conscientes que les expériences faites en Angleterre seront précieuses pour notre action en France.

Grande-Bretagne : le petit Livre noir et blanc

« Après les pensées du président Mao et « Le petit Livre rouge », voici *Le petit Livre noir et blanc*, un manuel pour révolutionnaires », écrit le *Guardian* à propos d'une des publications les plus controversées outre-Manche actuellement. Rédigée par deux pionniers de l'action du Réarmement moral, MM. Garth Lean et Sydney Cook, avec l'aide de leurs filles et d'une dizaine d'autres jeunes, *Le petit Livre noir et blanc* entend proposer une nouvelle voie révolutionnaire à la jeune génération. Il traite de tous les sujets brûlants de l'heure — drogue, sexe, pouvoir étudiant, Dieu — d'une façon originale et directe. La radio et la TV lui ont consacré de nombreuses émissions. Les grands quotidiens anglais, tels le *Times*, le *Guardian*, *l'Express*, le *Daily Mirror*, le *Scotsman* et le *Yorkshire Post* l'ont présenté à leurs lecteurs.

Son prix modique, son format de poche le rendent accessible à tous. Vendu à 20 000 exemplaires avant même sa parution, il a dû être réimprimé trois fois en l'espace d'une semaine ; ce qui porte le chiffre total du tirage à 73 000. Des éditions australienne et allemande sont en préparation. Sa version anglaise peut être obtenue à nos adresses.

Un Antillais à Saint-Gall

Trente élèves saint-gallois et leur institutrice ont invité pendant trois jours l'ex-champion de cricket antillais Conrad Hunte dans leur ville. Rappelant l'influence de l'Irlandais Gall qui avait évangélisé leur région en 610 après J.C., Conrad Hunte a instamment prié les Saint-Gallois de réexporter vers l'Irlande leur héritage chrétien, l'art d'unir et de pardonner.

Dans un couvent bénédictin

A l'Abbaye de Clervaux du Luxembourg, cinquante moines bénédictins ont assisté à une projection du film *M. Brown descend de la montagne*. Tiré d'une pièce de Peter Howard, ce film imagine la confrontation d'un évêque anglican, d'un militant noir et d'une prostituée avec la personne du Christ. Il a suscité un vif intérêt parmi les religieux.

Au théâtre Westminster

Crossroad ou l'histoire de Frank Buchman, un spectacle d'avant-garde tant par sa forme que par son fond, sera présenté au public londonien par le Théâtre Westminster dès le 4 mai. Films, diapositives, documents sonores musicaux et parlés retracent la vie de celui qui fut à l'origine du Réarmement moral. Un groupe international d'artistes et de techniciens travaillent depuis des mois à ce spectacle qui vise à monter « ce que Dieu peut faire à travers un homme entièrement donné à Lui ».

Jusqu'où va la « Tribune de Caux » ?

La *Tribune de Caux* est expédiée chaque mois dans 57 pays.

Diffusé par la Correspondance politique suisse, le dossier sur l'inflation publié par notre mensuel en janvier a été repris par *24 Heures-Feuille d'Avis de Lausanne*, le plus fort tirage des quotidiens romands, et par le journal catholique fribourgeois *La Liberté*.

Perdre deux jours pour une conférence de deux heures, ce n'est pas très rationnel.

Time is money.

Deux journées à Londres, à Paris, à Barcelone ou à Rome ne sont jamais des journées perdues. Mais quel homme d'affaires pourrait se permettre aujourd'hui de rater de cette façon. Time is money, malheureusement.

Cela étant, Swissair a établi, pour différentes villes européennes, des liaisons pratiques qui facilitent beaucoup les choses : départ le matin, retour le soir, sept à treize heures de battement entre les deux vols.

Même pour une conférence importante, c'est largement suffisant. Et si les débats s'éternisent, vous aurez un bon prétexte pour y mettre fin : «...mon avion part dans une heure».

Vous serez de retour chez vous dans la soirée, d'excellente humeur et pas plus fatigué qu'après une journée de travail à votre bureau.

Votre famille ne se douterait certainement pas que vous avez passé la journée aussi loin, n'étaient les quelques agréables souvenirs

authentiques que vous lui rapportez. De Paris un parfum, de Rome un foulard et d'Amsterdam du genièvre...

Jetez un coup d'œil sur la liste ci-dessous. Elle donne, pour quelques destinations, le nombre d'heures dont vous pouvez disposer si vous faites l'aller et le retour le même jour.

Milan	7 h 30	Stuttgart	10 h 15
Londres	7 h 45	Düsseldorf	11 h 15
Nice	7 h 45*	Vienne	11 h 30
Amsterdam	8 h 00*	Francfort	12 h 00*
Rome	8 h 30*	Munich	12 h 30
Bruxelles	9 h 15*	Paris	13 h 30

* en collaboration avec Alitalia, KLM, Sabena, Lufthansa et Air France.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

Plus vite, plus loin.

